

Te REVOIR

Pauline Fichot

Te REVOIR

Retrouvez-moi sur **paulinefichotauteur.net**

Je vous encourage vivement
à vous inscrire sur la newsletter de mon site,
cela me permettra de vous tenir au courant
de la sortie de mon second roman
et de vous envoyer une nouvelle !

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite" (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

Tous droits réservés

© Pauline Fichot, 2021

Correction, couverture et mise en page : 2LI

ISBN : 979-10-359-3398-2

Dépôt légal : Juillet 2021

*L'art n'est pas ce que vous voyez,
mais ce que vous faites voir aux autres.
J'ai passé toute ma vie à essayer.*

Édouard Degas,
à son marchand d'art Antoine Vollard

*Ce livre est dédié au Rire du Monde et à oncle Jean,
passionné de navigation,
qui disait mystérieusement que les plus grands voyages
étaient ceux que l'on faisait dans sa tête.*

1



UN VOYAGE

Une rue sale, comme abandonnée, quelques rares passants à la mine hébétée, marchant comme par habitude sans réelle destination : Elena n'aurait pas imaginé que ce quartier pauvre de la ville, appelé le Tiers, puisse être aussi sinistre. Le découvrir à travers la vitre teintée d'une voiture de luxe amplifiait son malaise, même si elle était assise entre sa mère et Ariane, une vieille amie au relationnel mouvant.

Elena et sa mère avaient été invitées à accompagner Ariane pour explorer un lieu que celle-ci avait découvert avec enthousiasme, « un site original », lui avait-elle dit au téléphone, « qui lui plairait certainement ». Ariane les avait entraînées dans un quartier un peu caché, en contrebas de la ville haute, où vivaient les plus démunis. À l'arrière de la voiture conduite par un chauffeur, au fur et à mesure qu'elles traversaient des

zones de plus en plus inquiétantes, Ariane les rassurait en souriant tout en leur affirmant que tout cela était sans danger.

La voiture s'arrêta devant une vieille porte vermoulue et Ariane sortit rapidement, suivie d'Elena et de sa mère. Elle poussa la porte sans hésitation, les invitant d'un geste nonchalant à les suivre. Pour dire la vérité, Elena et sa mère n'en menaient pas large, tentant de se rassurer en se disant qu'une personne aussi convenable qu'Ariane ne pouvait s'abaisser à une blague crapuleuse. Pour sa part, Elena savait que son amie la connaissait bien et était prête à tout pour l'étonner et lui faire découvrir un lieu « pittoresque » : Elena acceptait de jouer à ce jeu-là.

Aujourd'hui, son univers tout entier se résumait à une table et ses deux mains qu'elle apposait sur la tête des autres.

Des années pour trouver sa voie. Un ancrage qui en vaille la peine et une communication – la seule possible pour elle avec le monde extérieur –, par le toucher. Dans le silence et l'attention. Le monde, finalement, n'était qu'une bulle.

Elle était alors capable de créer un échange, dans ce lieu où elle était écoutée, très écoutée en tant que thérapeute, et cela l'avait vraiment étonnée au début. Elle, l'invisible, devenait respectée. Exister les yeux fermés, telle l'aveugle qui ressentait intensément le monde, sur une autre tessiture, un mode de vie parfaitement adapté à sa façon malhabile d'exister parmi les autres. Découvrir avec ses mains les émotions intenses qu'un nouveau-né vivait, ses questionnements qu'il communiquait avec clarté, avec justesse même. Pouvoir partager ces ressentis avec ce petit être sans parler, réussir à rompre sa solitude et l'aider à effacer les émotions négatives qui le tourmentaient.

Les humains, aussi bizarres qu'ils soient dans la vraie vie, laissaient leur corps exprimer des sentiments émouvants de fragilité. Leurs tissus se livraient avec délicatesse, tentant de trouver un chemin de réconciliation avec eux-mêmes. Elena pouvait entendre ce langage ; elle pouvait les aider à extirper doucement ces débuts de naissances intérieures : elle était ostéopathe crânienne. Elle, qui ne savait comment se comporter dans un groupe de personnes affairées à combler le silence par des remarques affolantes de non-sens, pouvait prendre son vol librement et exister dans cet échange muet, aider même.

Elle ne savait pas séduire, adapter sa communication à ceux qui ne l'intéressaient pas. Directe, elle était qualifiée de peu diplomate. Évidemment, comme si mettre le doigt juste là où le bât blessait était ressenti comme une menace dont il valait mieux s'écarter. Elena avait très vite compris cette incompatibilité sociale. Soigner avec les mains lui permettait de comprendre comment vivaient les autres, à défaut de les imiter. Comme un cours de sociabilité appris sur le tas, comme si elle visionnait toute une série télévisée sur la vie d'une famille, entourée d'amis et de voisins : voilà le mensonge, voilà les trahisons, ici une liaison, ailleurs un repas de famille déchaîné, un moment entre copains teinté de confidences policières...

Sa formation de thérapeute avait été un parcours du combattant, incapable qu'elle était de communiquer ses peurs de l'autre et ses colères. Il y avait eu de belles rencontres, des professeurs magnifiques, mais elle s'en était tenue éloignée le plus possible. Elena n'avait pas appris les mêmes règles de jeux qu'eux ; non qu'elle se sente supérieure à eux, simplement, les interactions de groupe et de pouvoir la blessaient tant

qu'elle avait construit son monde personnel à l'écart, avançant à son gré, au fur et à mesure de ses propres découvertes.

Dans sa pièce de travail, un Bouddha côtoyait une icône de la Trinité. Des dessins d'enfants, une photo de jeunes Tibétains vêtus d'orange qui éclataient de rire en montrant des dents disparates en cours de réajustement, la photo d'une jeune Israélienne priant devant une bougie dans la pénombre, au lendemain de l'assassinat d'un homme politique israélien qui prônait la paix. Son bureau était une table du dix-huitième siècle aux peintures écaillées et faisait face à une table de massage de haute technologie. Un monde d'objets disparates, reliés entre eux pour leur charge affective propre, hors des conventions.

Sa vie amoureuse avait suivi le même chemin jusqu'à ce qu'elle décide qu'elle en avait assez fait les frais. Autant vivre seule, le cœur serré de ne pouvoir partager un monde plus grand à deux. À un moment, Elena avait ressenti le besoin de changer de pays. Créer un nouveau paysage, pas trop éloigné de son environnement d'origine. Cela lui permettrait aussi de se lancer plus à fond dans la peinture, maintenant qu'elle avait suffisamment d'aisance financière pour gérer une clientèle moins importante. De l'air frais, tout recommencer dans une découverte quotidienne et s'émerveiller à nouveau de ce que chaque jour pouvait vous offrir.

Bien sûr, il y avait eu quelques vagues d'étonnement et de mises en garde, mais Elena avait gardé son cap en tête, rassurant les uns et les autres en leur promettant de revenir régulièrement les retrouver. L'Angleterre l'attirait depuis longtemps, parfumant ses livres de chevet de cette poésie délicate et mélodieuse. Ce fut donc l'Angleterre, ses villes et un appartement

vite trouvé, assez grand pour recevoir des patients, assez grand pour offrir une grande pièce atelier à l'éclairage parfait.

Quelques-unes de ses connaissances y vivaient déjà, certains y avaient emménagé : juste ce qu'il fallait pour ne pas être totalement isolée, juste assez peu pour ne pas participer à leurs fêtes trop souvent. Ariane était l'une de ces amies, expatriée elle aussi : Elena aimait sa présence et sa tolérance face à ses refus quasi systématiques d'invitations à des dîners formels ou des réceptions encore plus formelles. La dernière fois qu'elle avait été invitée par elle à un gala, Elena avait dû avancer dans un parc sur une allée menant à la magnifique demeure, allée peuplée de personnes en robes du soir et tenues de soirée attendant patiemment leur tour pour obtenir leur place numérotée pour le grand dîner qui devait suivre. Comme si être bien placé à un dîner parfaitement ennuyeux justifiait cette attente ridicule ! Elena avait réussi à marcher sur la robe de la femme qui la précédait, par inattention, alors qu'elle avançait pour suivre ce mouvement interminable : ce fut une avalanche d'épithètes hargneuses qui retombèrent sur sa tête. Mais avait-on idée aussi de porter des robes quasiment à traîne ? Elena avait alors décidé de ne pas finir sa coupe de champagne et était repartie, la soirée à peine commencée, après avoir décliné la proposition de table. Cela frisait le handicap social. Mais autant accepter sa propre nature et aller de l'avant à sa façon.

Sa propre mère venait parfois lui rendre visite dans ce nouveau pays et ne manquait pas de chanter les louanges de cette amie Ariane, tout en regardant bizarrement sa fille ; comme si elle se demandait comment Elena avait bien pu en devenir proche, certaine qu'elle ne réalisait pas sa chance d'être

ainsi admise dans ce milieu privilégié et fermé. Pour sa part, Elena souriait intérieurement en l'entendant vanter cet entourage : autant ne pas doucher son enthousiasme en lui décrivant certaines pratiques que sa mère avait toujours critiquées. Elle-même se demandait régulièrement, à l'inverse, comment Ariane pouvait continuer à rester son amie, dans un tel enchevêtrement de convenances et de paroles vides qui l'entouraient constamment. Elle-même ne savait pas tricher.

Ce jour donc, Ariane les avait amenées dans ce lieu un peu caché, situé dans les quartiers du Tiers, où son mari avait mis en place un atelier de production, et Elena était prête à jouer le jeu. D'autant plus qu'elle avait à se faire pardonner sa fuite précipitée en plein milieu d'une partie de thé, devant une piscine. Cela avait été plus fort qu'elle : un malaise grandissant l'avait prise à la gorge lorsqu'elle avait tenté d'écouter des conversations toutes plus malsaines les unes que les autres et ce fut au motif d'une migraine brusque et intense qu'elle avait pris congé, laissant les autres convives stupéfaits de son incorrection. Maintenant, elle devait y mettre un peu du sien, si elle ne voulait pas se fâcher définitivement avec son amie.

Un escalier étroit, bas de plafond, se présenta à elles, dès le palier à l'entrée de la maison ; elles le suivirent et descendirent prudemment, curieuses, jusqu'à déboucher sur une drôle de pièce ressemblant à une grotte, une sorte de cave tapissée de pierres blanches apparentes. Trois hommes y travaillaient en silence, leurs yeux cachés par de grosses lunettes noires, rendant leur expression invisible. Elena apprit plus tard, étonnée par leur silence, qu'ils avaient l'interdiction de parler pendant leur travail : comment et pourquoi interdire un échange

verbal ? Ces lunettes noires leur permettaient une vision en relief nécessaire pour réaliser leurs tâches minutieuses, avait dit Marc à sa femme, pour répondre à sa question... En tout cas, ils ne jetèrent qu'un regard rapide sur elles et revinrent à leurs occupations, dans un silence perturbant. Dans le fond de la pièce s'entassaient des cartons avec un logo carré rouge et blanc ; sans doute contenaient-ils ce que les ouvriers avaient confectionné et attendaient-ils d'être expédiés.

Les hommes continuaient à travailler, comme absents, sur des machines à coudre sophistiquées. Ils devaient donc être employés par le mari d'Ariane, qui faisait du commerce à un niveau international et dont le goût prononcé pour le commerce échappait à Elena ; elle préférerait ne pas saisir exactement en quoi cela consistait, pressentant des tenants et aboutissements éloignés de son éthique personnelle.

Ariane était le côté lumineux, la face visible et humaine de cet homme impénétrable, froid et distant. Ariane était une amie et une amie, souvent, a plusieurs facettes ; Elena en aimait une et, comme d'habitude, elle « rêvait » les gens, ne percevant que le côté lumineux en eux, comme si c'était ce cristal entraperçu qui était la réalité. En fait, elle devait pressentir leur potentiel et y croire si profondément qu'elle pensait que cette vision allait leur donner l'opportunité de se développer. Donc, au mieux, ne pas comprendre ce que cet homme, pour la survie de sa propre âme, ressentait était une mesure de sauvegarde personnelle.

— Oh, mais que font-ils donc ? s'exclama Elena en commençant à s'approcher d'eux pour mieux voir leur travail intrigant.

Avec surprise, Elena les sentit tenter de reculer à son approche en se renfonçant dans leur siège, le regard toujours fixé sur leurs machines, mais visiblement sur le qui-vive désormais. Ariane la retint fermement par le bras pour l'empêcher d'avancer davantage :

— Ne t'approche pas d'eux. Marc m'a expressément demandé, lorsqu'il m'a amenée ici pour visiter le lieu, de ne pas les déranger ni d'entrer en contact avec eux. Il semble qu'ils aient une tâche si minutieuse qu'elle exige une concentration maximale.

À ces mots, proférés pourtant à mi-voix, Elena ressentit un relâchement immédiat de la tension de leur posture.

Quelle étrange atmosphère, vraiment, se dit-elle intérieurement. *On se croirait dans Alice au pays des merveilles, il ne manque que le lapin blanc !* Mais cela ne l'étonnait qu'à moitié : à employeur étrange, employés intrigants... Autant respecter les règles du jeu et leur besoin de silence, elle ne tenait pas à davantage s'immiscer dans cet univers perturbant. D'ailleurs, Ariane, soudain pressée, les tirait avec empressement vers un petit couloir latéral plus paisible. Elle semblait impatiente de leur faire découvrir un nouveau lieu.

La salle encavée était éclairée par une lumière extérieure venant de la droite : on y entendait un petit bruit d'eau frémissante et le trio de travailleurs lui faisait face. Avant qu'Elena ait eu le temps de s'interroger davantage sur cette luminosité, Ariane leur désigna de nouveau sur la droite un petit couloir, étayé de poutres blanchies, qu'elles suivirent en silence : ce couloir donnait tout au bout sur une pièce, un lieu semblant daté de la Renaissance, aux proportions harmonieuses, un lieu

conservé, préservé tel quel depuis des centaines d'années, puisqu'il avait été creusé dans la roche, protégé du monde extérieur. Avec ses plâtres, ses colombages discrets de bois poli gris, couverts d'une poussière propre et farineuse, c'était un lieu très pur, lumineux, silencieux. Elena fut émerveillée par la quiétude du lieu, ses proportions parfaites et sa simplicité accueillante. En extase, elle effleura ces murs blanchis comme s'ils déterraient de belles histoires passées et distingua alors de nouveaux petits escaliers discrets dans le fond de la pièce : c'était trop tentant et, sans un regard en arrière, elle se faufila dans une de ces ouvertures mystérieuses. Il y régnait une sorte de vie joyeuse, incompréhensible.

— Quelle chance, Ariane, s'écria-t-elle, c'est merveilleux !

Mais Elena eut l'impression que ses accompagnatrices ne l'entendaient plus. Même si elles ne désiraient pas la suivre, elle voulait absolument découvrir cet étrange lieu. Les escaliers se croisaient, changeaient de direction et de pente, certains montant, certains descendant encore plus bas. Effleurant le mur couvert de salpêtre et doux au toucher, elle ne résista pas à l'envie de toucher ces petites étagères de bois gris, déposées ici et là sur les murs. Des étagères vides et pourtant solides, elle avait vérifié leur assise en passant.

À un moment, Elena décida d'emprunter l'escalier qui descendait encore, pensant que les autres la suivraient. Il débouchait, à sa grande surprise, sur une sorte de plate-forme pierreuse, ouverte sur l'extérieur d'un côté et enchâssée dans une large grotte de pierres blanches. Elle poussa un cri d'émerveillement : quelle délicieuse lumière ! Un de ces instants de

grâce dans la contemplation de la beauté évidente, et pourtant si rares.

À gauche, sur une étagère de vieux bois discret, étaient posés de petits sacs disparates, soignés. Elena en ouvrit un, incapable de résister à la curiosité : il contenait des petits bijoux discrets, les bijoux d'une vie de femme simple, mais des bijoux qui avaient illuminé ses rêves. Elle aurait pu – ce qu'elle avait commencé à faire, d'ailleurs, avec convoitise, elle le reconnaissait – fouiller, chercher des objets précieux, de l'or, mais un sentiment de gêne la gagna : cela ne lui appartenait pas. Elle visualisa une vieille dame inconnue et digne, rangeant ses trésors dans ces petits sacs simples, à la veille de son grand départ : non, elle n'y toucherait pas ! À la pensée de mains avides d'or, se ruant vers ces dépôts offerts à la vue de tous, elle ne put se retenir de frémir. Elle ne parlerait pas de ce lieu qui devait être protégé.

Elle s'approcha alors de la corniche et découvrit, éberluée, une rivière coulant un peu plus bas, ce qui expliquait le bruit de l'eau perçu en haut dans la salle de travail. Quelques arbres aussi en contrebas. Au loin, on pouvait voir les gratte-ciel de la Ville Haute, striant le ciel de leurs cris métalliques ; elle en venait, mais n'arrivait pas à comprendre le chemin parcouru pour arriver jusqu'ici, n'ayant jamais entendu évoquer ce lieu silencieux et cette rivière préservée. Comment un espace si verdoyant avait-il pu conserver son calme virginal d'avant la civilisation ? C'était impossible ! Elle devait être en train de rêver sans s'en apercevoir, elle allait bientôt se réveiller. En se penchant plus avant sur le promontoire, elle constata que la corniche où elle se trouvait était dans l'alignement d'autres grottes enchâssées dans une grande falaise blanche et qu'une

autre falaise lui faisait face, de l'autre côté de la rivière, elle aussi blanche et percée de petites grottes vides, plus ou moins cachées par une verdure envahissante. La rivière coulait paisiblement en contrebas de ces deux falaises, un doux murmure de fond.

C'était comme si, brusquement, elle avait été transplantée dans un lieu où il devenait possible de vivre une autre réalité, dans un temps suspendu au-dessus de la rivière, si loin des tours urbaines grises et écrasantes. Retrouver sa propre pesanteur dans un monde semblant uniquement créé par sa conscience. Elena se sentait comme un enfant émerveillé devant un caillou à première vue anodin, mais qui représentait pour lui un trésor, tant il offrait de facettes mystérieuses, chacune évoquant un monde différent empli de multiples possibilités.

Le parfum d'un chèvrefeuille, accroché à la paroi rocheuse, berçait sa rêverie en l'enveloppant de sa senteur subtile et insistante. *Oui, c'est possible !* semblait-il chanter, dans une légèreté confiante, presque enfantine. Cette fragrance se mêlait à celle de la mousse qui tapissait certaines roches, tandis que la chaleur des rayons du soleil les amplifiait en douceur. Par curiosité, Elena s'approcha du recoin rocheux tapissé de mousses : une source sourdait de la roche pour s'écouler sur la pierre et disparaître de nouveau à ses pieds dans un interstice pierreux. Seule au monde, face à l'immensité de cette nature bienfaisante, elle sentait physiquement le blanc des roches, ponctué de feuillages frémissants, laver les doutes et les fantômes de brume persistants. Seul bruit dans ce silence envoûtant, le chuchotement du cours d'eau, alternant gloussements enfantins et petits éclats de rire. La magnificence

du lieu la saisit à la gorge, l'emplit d'émotions de gratitude : elle aurait pu se mettre à chanter.

Une tourterelle lança soudainement son appel, un appel d'attente mélancolique. Surprise, Elena leva son regard vers la cime des arbres pour tenter de l'apercevoir et sentit, plus qu'elle ne le vit, un regard, ainsi qu'un léger mouvement. Intriguée, ses yeux fouillèrent les alentours pour trouver la cause de cette perception, un point insolite dans cet espace désert : là, une tache en mouvement se tenait quasiment face à elle, une forme humaine habillée de blanc et donc difficilement discernable sur le fond immaculé des falaises.

2



UN RETOUR

En regardant plus précisément en face d'elle, pour voir si on la voyait, elle aperçut une autre grotte de même proportion et, ce qui la fit sursauter de tout son corps, un homme debout, qui la dévisageait en silence. Mais où était-elle donc ? Aucune inquiétude pourtant, dans ce silence bleuté par le bruit chantant de l'eau ; au contraire, un sentiment absolu de sécurité peu compréhensible tant la situation aurait pu être alarmante, loin de tout secours et dans un lieu inconnu.

Un homme se tenait ainsi de l'autre côté des falaises. Celui-ci finit par lui faire un léger signe de salut de la main quand il réalisa à son tour qu'elle l'avait aperçu ; il semblait intrigué, mais cordial. Une salutation étrange, dans un lieu hors du temps. Qui était-il ? Que faisait-il ici ? Que faisait-elle, elle-même, ici, d'ailleurs ? Ce lieu lui avait semblé si décalé

qu'un être humain s'y manifestant semblait lui redonner une forme de réalité.

Elle le vit se pencher à son tour vers le bord, descendre un petit sentier à peine visible vers la rivière et fouiller parmi quelques branches du taillis à sa droite pour en extirper une petite barque dans laquelle il grimpa. Debout, les bras ballants, elle comprit qu'il voulait se diriger vers son promontoire. Curieusement, elle ne ressentait aucune crainte, comme si elle attendait presque ce geste. Quelqu'un de déterminé se donnait les moyens de parvenir jusqu'à elle, quelqu'un avait apparemment le désir de la rencontrer alors que, la plupart du temps, les hommes la fuyaient, ou s'éloignaient en tout cas rapidement devant elle, saisissant tous les prétextes imaginables pour masquer leur lâcheté. Et il y avait, cette fois, suffisamment de points troublants qui auraient pu justifier une fuite.

Étonnée, elle regarda l'homme progresser vers elle volontairement et se rapprocher aussi simplement qu'une intention que l'on réalise ; quelqu'un venait à elle ! Calmement, il attachait son embarcation à une branche en bas, sauta sur le sol et remonta lentement la falaise vers elle. Clouée au sol, elle se sentait incapable de parler. Sa tête apparut en premier, se détachant du sol pierreux sur lequel elle se tenait, dans l'expectative. C'était une belle personne, elle le voyait au halo qu'il dégageait. Son regard ferme ne jugeait pas, envoyait clairement son message et, parvenu à sa hauteur, il la dévisagea longtemps, prenant son temps. Il se redressa, grand mais non menaçant, la tête un peu penchée sur le côté, comme s'il réfléchissait à cette curieuse situation. Elena aimait sa présence réconfortante, presque rassurante. Au bout d'un long moment de silence pesant, il finit par lui sourire et, dans ce sourire, elle

vit se bousculer, advenir ce en quoi elle ne croyait plus : un être vivant, un homme, un homme fiable, la voyait telle qu'elle était.

— Bonjour, qui êtes-vous ?

L'homme venait de lui poser une question. *Question stupide, s'il en est*, se dit-elle. Ça commençait mal...

Elle ne put s'empêcher de rester silencieuse, car c'était une question à laquelle elle n'avait jamais su répondre : « Qui suis-je ? » *À quel niveau faut-il se placer ? Qui suis-je donc : un nom ? Aucun nom de famille ne me convient. Un prénom ? Porté par tant d'autres ! Une origine de naissance ? J'en suis partie et si loin... Une profession ?* Peut-être serait-ce ce qui lui correspondrait le mieux, mais décrire précisément sa profession demanderait une bonne journée d'explications, et encore, alors à quoi bon tenter d'expliquer ce qui lui avait demandé des années de recherche ? Donner un milieu social serait d'une grande escroquerie. *De toute façon, ce qu'elle pensait était incompréhensible aux yeux des autres*, se disait Elena en silence. Pourquoi essayer une fois de plus, pour se retrouver comme un petit caneton penchant son bec vers le sol parce qu'il se sentait seul ? Elle ne pouvait répondre, la tête baissée, clouée au sol par la désespérance de son silence et la vacuité de ce que cette réponse serait.

— Je suis ici, fut la seule réponse qu'elle put proférer, consciente de l'énormité de sa bêtise.

La seule réponse possible pourtant.

Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui, comme incertain d'avoir vraiment entendu une telle affirmation, avant de lui parler à nouveau :

— Vous êtes seule ici, donc solitaire. Vous êtes honnête, puisque vous n’avez pas pris ces sachets, posés en évidence pour démasquer les voleurs. Vous pensez juste, puisque vous ne dites que ce dont vous êtes sûre. Vous êtes courageuse, puisque vous ne montrez aucun signe de peur quand vous pourriez vous effrayer de cette situation. Vous aimez la beauté et pouvez la percevoir quand elle s’offre à vous, vous aimez le silence et bizarrement, j’ai l’impression que vous avez capté ce que je suis seulement en me regardant. Cela fait déjà de vous quelqu’un de peu ordinaire !

Le tout fut dit avec rigueur, même si un léger sourire final vint atténuer la sécheresse de sa réponse. Il ne ressemblait pas à un artiste farfelu pourtant, même si la situation semblait surréaliste à Elena. Il portait des vêtements sobres, mais bien coupés, à la fois anodins et recherchés.

Bizarrement, pendant tout ce temps, Elena avait l’impression qu’ils s’étaient parlé en silence, d’âme à âme, dans l’émerveillement de ce premier contact, de ce regard lavé des peines pesantes du monde, lavé de l’appréhension tapie de ce qui allait suivre, de l’enchaînement possible à une réalité repoussante qui les regagnerait. Elle était ici, et seulement ici, la seule pensée tangible qu’elle pouvait ressentir au plus profond d’elle-même. Le précieux du moment présent, quand le passé n’est plus, le futur encore insaisissable ; ce moment présent, seule réalité et unique trésor. Un temps d’éternité, durant lequel tout se dit, instantanément.

Soudain, on entendit un rire aigu venant des étages supérieurs. L’inconnu leva brusquement la tête vers le bruit, puis lui lança un regard interrogateur. Elena dut lui expliquer qu’elle était venue accompagnée de sa mère et d’une amie et qu’elle

seule, curieusement, avait découvert cet escalier descendant vers cette corniche.

Sans un mot de plus, il se dirigea vers la petite salle au-dessus, où se tenaient toujours les trois hommes en lunettes noires, après avoir fait un signe pour qu'Elena le suive. Il leur jeta un bref regard et reprit son chemin avec indifférence, se laissant guider par Elena qui, enfin arrivée à sa hauteur, l'entraîna vers la petite salle adjacente où se trouvaient Ariane et sa mère. Celles-ci discutaient toujours, autour d'une tasse d'un thé qu'Ariane avait emporté avec elle. C'était tellement hallucinant, ce passage, en une volée de marches, vers un monde parallèle qui, lui, n'avait pas bougé d'un iota, pour retrouver une réalité sociale bien vivante.

Vraiment, elle n'arrivait pas à comprendre l'insistance de l'inconnu à vouloir rencontrer ses accompagnatrices, alors qu'ils auraient pu rester tranquillement sur la corniche, tellement plus apaisante. D'instinct, elle sentait pourtant que les actes de cet homme étaient mûrement réfléchis, comme s'ils avaient un sens déterminé, même si elle ne pouvait que le pressentir.

Il lui fallut le présenter sommairement, inventant un prétexte au minimum crédible. Les deux femmes, ravies de la diversion, l'attirèrent dans un faux dialogue mondain, accaparant son attention dans un jeu de séduction viscérale, tout en se demandant, perplexes, comment Elena avait pu rencontrer cet homme merveilleux et le décider à la rejoindre, elle, l'asociale et rebelle. Elles emprisonnaient le silence, l'écoute et la beauté. L'ennui gagna Elena, cet ennui triste et résigné devant le vide de ces dialogues. Lui jouait le jeu en se pliant aimablement à ce rôle social, intégré au millimètre près ; elle l'enten-